

Porta lè tsausse

Autor(en): **Marc**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **70 (1931)**

Heft 26

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-223987>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques Il. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.



Pages d'autrefois

VIEUX SOUVENIRS

P ARMI ces vieux souvenirs, je retrouve une autre figure encore. Elle est bien connue, celle-là, elle n'est pas à jamais oubliée, comme « la grosse Louise » et « le grand Frédéric »; c'est celle d'Urbain Olivier.

On le voyait passer sur la route, avec sa carnassière, son fusil et son chien, allant chasser les oiseaux dont il faisait collection, dans ces bois qu'il a tant aimés, qu'il a si bien compris, et quelquefois même si bien décrits, en sa langue fruste, souvent maladroite, mais qui dit ce qu'elle veut dire avec une saveur du crû. Sur son chemin, il avait bien des saluts à rendre; et les étrangers le suivaient des yeux, comme une curiosité, sans qu'il y prît garde. Jamais je n'oublierai sa longue silhouette maigre, son bon visage, toujours frais rasé, aux traits fins sous les cheveux blanchissants, éclairé par des yeux attentifs et très doux, habitués à s'arrêter longuement sur les choses pour en pénétrer l'âme, sa démarche grave, qui aurait semblé mélancolique si toute sa personne n'avait dégagé une impression d'extrême sérénité, ses mains mêmes, que je revois avec une étonnante netteté, de fortes mains de travailleur, à la fois déformées et soignées, larges et de tonsivoirins.

Le passage d'Urbain Olivier était un petit événement, qu'on attendait, et qui rompait la monotonie des journées. Quelquefois il s'arrêtait un instant avec la grosse Louise, qui redressait sa taille de gendarme, et l'on entendait un colloque qui ne variait guère :

— Eh bien ! mère ***, comment ça va-t-il, ces temps ?

— Pas trop mal, monsieur Olivier, je vous remercie, pas trop mal; seulement, on a toujours bien de la peine !

— Que voulez-vous ? Il faut prendre courage et avoir confiance...

— Bien sûr, mon bon monsieur, c'est encore ce qu'on a trouvé de mieux !

Ou bien, quand il rentrait, les bottes blanches de poussière, quelqu'un se hasardait-il à lui demander :

— Avez-vous fait bonne chasse, aujourd'hui, monsieur.

Il expliquait alors qu'il n'y avait pas grand gibier, et qu'il ne tirait pas les oiseaux dont il possédait des exemplaires suffisants pour sa collection.

Et quand on l'avait vu disparaître au contour du chemin, on se mettait à parler de ses livres.

Je les ai relus, ses livres. Je sais bien tout ce qu'on en peut dire, je sais qu'on peut leur reprocher trop peu de style et un peu trop de piété facile; je sais qu'on allègue qu'ils ne dépeignent pas au vrai les mœurs de nos campa-

gnes, qu'ils y mettent trop de bonté, trop de morale, et qu'ils n'ont peut-être pas fait dans leurs milieux même, tout le bien qu'en attendait leur auteur. J'ai entendu formuler autour de moi ces reproches, et d'autres encore, qui ne sont peut-être pas sans quelque fondement. Mais, est-ce parce que sa figure est inséparable de mes meilleurs souvenirs ? en feuilletant ses volumes que depuis des années je n'avais pas ouverts, comme depuis des années je n'ai pas revu le « pied des bois », j'ai respiré le bon parfum des feuilles humides, des fraises et des myrtilles, et j'ai retrouvé l'impression mystérieuse de la vieille forêt...

* * *

Aux premiers jours de l'automne, il fallait quitter Givrins; dès la mi-septembre, dès que les feuilles de ses hêtres commençaient à jaunir, la forêt nous envoyait des souffles glacés qui nous chassaient. Le paysage avait pourtant encore, à ce moment-là, des séductions profondes : les rayons d'un soleil blanc filtraient plus épais à travers les branches dégarnies; les pieds enfonçaient dans des tapis de feuilles mortes; les horizons se déployaient avec des splendeurs de couleurs parfois éblouissantes à faire fermer les yeux, parfois dégradées en nuances infinies, infiniment douces, où courait la gamme délicate des gris, des roses clair et des violets. C'était triste et c'était charmant, du charme et de la tristesse des choses fugitives qui vont passer, des fragiles beautés qui périssent; et par les vents frais, par les lumières pâles, par les valse des feuilles, sous le ciel qui s'abaissait, flottaient épars, avec les regrets des belles chaudes journées enfuies, de très vagues idées de fin, de deuil, de mort qui assombrissaient les heures...

Nous partons, et, bientôt après, du jardin du collège, je voyais la neige d'hiver s'amasser sur la montagne, envahir le pied des bois, et tomber en flocons serrés pendant des journées entières et tout envelopper dans son linceul monotone que seule pourrait fondre la tiédeur du printemps...

Edouard Rod.



PORTA LÈ TSAUSSE

P ORTA lè tsausse ! Vaitcé onna raison que l'è villhie quemet lè tsausse ! Quand la Suzon à Djabram fâ fère à son hommo tot cein que stasse vâo, que l'è li, Suzon, que coumande à l'ottô, que Djabram l'è livrà po lè centime po bâire son verro, que pào pas pì alla votà sein que la Suzon lâ diesse : « Tè faut votà po on tau, et pu l'è bon », eh bin ! lè dzein diant que l'è la Suzon que l'a met lè tsausse. Sé prâo que Djabram l'a sè tsausse et que la Suzon ne voudrà pas que l'aulle sein tsausse, du que l'èin à la manéance. Vo séde prâo assebin que la Suzon a lè sinne ein tâila bliantse, on bocon grossîre dâi coup, serrâie âo pétro, lardze âi dzênâo, avoué portetta dévant, perchouisse derrâi, et que ne voudrà pas ein avâi on outro par quemet son hommo. Fâ rein ! on

dit, têt parâi : « L'è la Suzon que porte lè tsausse ».

Dâo vilhio teimps, de clique d'Adam et d'Eve pè lo courti d'Eden, lâi avâi min de cosandâi et de cosandâire po fère lè vetire. Se Suzon l'avâi vituü adan, on arâi de : « L'è li que porte la folhie de vegne ! » N'arâi pas manquâ, po cein que lâi avâi dza dâi fenne que menâvant lâo z'homme pè lo bet dâo nâ.

Ein aprî, quand on a fè dâi roclaire avoué dâi pî de bite, on desâi dinse :

— Dein clli mènâdzo, l'è la Suzon que l'a met la pî de tasyon. L'homme l'a la pî d'ouïe !

On ein oût oncora de cliâo z'affère dinse, l'è su. Ein a que diant :

— L'è la fenna que tint lè batse. L'è li que l'a la bossa. Ie porte lè bretalle. L'a la cliâ dâo guillon. Ie tint lè corne de la tserri. L'è li qu'è cào. L'è la Suzon que fâ la râie po pliantâ lè truffie, Djabram met lè bocon... La fenna cliôü la porte de la grandze, l'homme cliaque de la dzenelhîre. Suzon fâ lè tsevelhie po la boutseri, Djabram raclie lè bouf. L'a la grôcha montra... et dâi mouf d'affère dinse.

Du que lâi a lè tenotmobile, quand la fenna l'è la maîtra, on dit adan :

— L'è li que tint lo volant !

Quand l'âodrant mè ein aréoplane, on vâo dere :

— L'è la fenna que tint lè coumande !

Ao dzo de houâ, cein coumeince de boun' hâora que la femalla bete lè tsausse. Cein sè passe dza quand lè dzouveno sant amouairâo. L'è adî pî quand sè freppant. L'affère sè gonflie adî mé quand sè sant promet. Dèvant de lâo maryâ, l'homme l'écrit dinse :

— Accutâ-vâi, ma grachâosa Suzon, ie vu que no no mâryein à onj'hâore. Ie vu qu'on aulle avoué onna vâitere âo pridzo. Ie vu que la noce sè fasse vè mon père. Ie vu qu'aprî on fasse onna vèrya dein lè canton allemand.

Et la Suzon riguene et s'è peinsè dinse :

— Vaitcé Djabram que vint d'écire sè derrâire volontâ !

Marc à Louis.

¹ la pî d'ouïe: litt. la peau d'oise: la chair de poule.
— ² se fiancent, passent l'ameau, la freppa. — ³ ont écrit leurs annonces.

CES GENS QUI VONT SUR LES AUTOMOBILES

B IEN sûr que les automobiles c'est, si on veut, une belle invention, et principalement pour faire enrager ceux des chemins de fer qui se sont tant cru de pouvoir se moquer du monde. Mais quand même, sans vouloir dire, de ces automobiles y en a seulement de trop. On peut bien les corder à ceux comme y en a, qui sont honnêtes avec les gens, qui n'ont pas peur de ralentir plutôt que de faire un malheur et qui n'ont pas toujours des airs de croire qu'ils ont tous les droits sur les routes, comme si le gouvernement les avait faites d'express pour eux. Mais alors, pour ces enragés qu'il faut qu'ils aillent comme des tourbillons tant que dans les villages, et que jamais ils ne prendraient la peine de se tirer un peu qu'il faut qu'on se mette dans les fossés pour n'être pas émélués, ne me parlez pas de ceux-là ! Quand ils vont se donner une zon-née contre un poteau ou qu'ils se rebedoulent en bas les talus